

ЛЕГКО ЧИТАЕМ ПО-ФРАНЦУЗСКИ

ТАИНСТВЕННЫЙ
ОСТРОВ

L'ÎLE
MYSTÉRIEUSE

Адаптация текста, комментарии, словарь
и упражнения *К. А. Кирии*



Издательство АСТ
МОСКВА

УДК 811.133.1(075)
ББК 81.2 Фра-9
В35

Верн, Жюль.

В35 Тайственный остров. Уровень 1 = L'Île mystérieuse / Адаптация текста, комментарии, словарь и упражнения К. А. Кирии. – Москва: Издательство АСТ, 2024. – 192 с. – (Легко читаем по-французски).

ISBN 978-5-17-155943-4

Изучайте французский язык, отправившись в приключение вместе с отважными героями!

«Тайственный остров» Жюль Верна — классика мировой литературы, которая не оставит равнодушными тех, кто любит загадки, неизведанное и преодоление трудностей.

В настоящем издании знаменитый роман адаптирован, а лексико-грамматические трудности пояснены. Лучше понять и усвоить содержание помогают упражнения, а также французско-русский словарь в конце книги.

Книга подходит в качестве дополнительного пособия для тех, кто изучает французский язык (уровни А1–А2).

УДК 811.133.1(075)
ББК 81.2 Фра-9

ISBN 978-5-17-155943-4

© Кирия К. А., 2024
© ООО «Издательство АСТ», 2024

PARTIE I

Les naufragés de l'air

Chapitre 1

« Remontons-nous ?

— Non ! Au contraire ! Nous descendons !

— Pis que cela, monsieur Cyrus ! Nous tombons !

— Pour Dieu ! Jetez du lest !

— Voilà le dernier sac vidé !

— Le ballon se relève-t-il ?

— Non !

— J'entends comme un clapotement de vagues !

— La mer est sous la nacelle !

— Elle ne doit pas être à cinq cents pieds de nous ! »

Alors une voix puissante déchira l'air, et ces mots retentirent :

« Dehors tout ce qui pèse !.. tout ! et à la grâce de Dieu¹ ! »

Ces mots retentirent au-dessus du vaste désert d'eau du Pacifique, le 23 mars 1865, vers quatre heures de l'après-midi.

Un ballon, emporté dans le tourbillon d'une trombe d'air², filait à quatre-vingt-dix milles à

¹ la grâce de Dieu — Господи, помоги!

² emporté dans le tourbillon d'une trombe d'air — унесенный в водовороте воздушного потока

l'heure, tournoyant comme pris dans un maelström céleste. En dessous, une nacelle contenait cinq passagers, presque invisibles dans les vapeurs et les éclaboussures d'eau jusqu'à la surface de l'océan.

D'où venait cet aérostat, emporté par la terrible tempête ? De quel coin du monde était-il parti ? Impossible de le savoir. Il avait dû parcourir au moins deux mille milles en vingt-quatre heures. Les passagers, privés de repères, ne percevaient ni rotation ni déplacement horizontal. Tout était brume autour d'eux, rendant le jour et la nuit indiscernables.

Le ballon, délesté de munitions et de provisions, s'était hissé à quatre mille cinq cents pieds. Mais la mer sous la nacelle les força à jeter tout ce qui restait, jusqu'aux menus ustensiles.

La nuit fut angoissante. Au matin du 24 mars, l'ouragan montra des signes d'accalmie. Vers onze heures, le ciel se dégagea légèrement. Cependant, le ballon déclinait lentement, se dégonflant inexorablement.

Vers midi, il flottait à deux mille pieds au-dessus de la mer, vidé de presque tout son gaz.

À deux heures, il n'était plus qu'à quatre cents pieds. Les passagers se résignèrent à jeter la nacelle pour alléger l'aérostat. Remonté brièvement, il amorça une nouvelle descente³. À quatre heures, il frôlait la surface des eaux. Un chien, compagnon des passagers, aboya. « Terre ! terre ! » cria l'un d'eux. À une demi-heure de la côte, le ballon, presque vide, fut malmené par les vagues. Sou-

³ il amorça une nouvelle descente — он вновь начал опускаться

dain, il s'éleva encore, pour retomber enfin sur le sable, les passagers s'accrochant au filet. L'un d'eux manquait.

Le passager manquant avait évidemment été enlevé par le coup de mer⁴ qui venait de frapper le filet, et c'est ce qui avait permis à l'aérostat allégé, de remonter une dernière fois, puis, quelques instants après, d'atteindre la terre.

À peine les quatre naufragés — on peut leur donner ce nom — avaient-ils pris pied sur le sol, que tous, songeant à l'absent, s'écriaient :

« Il essaye peut-être d'aborder à la nage ! Sauvons-le ! sauvons-le ! »

Chapitre 2

L'ouragan avait projeté sur cette côte des hommes peu habitués à naviguer dans les airs. Ils n'étaient pas des aéronautes de métier ni des amateurs de vols aériens, mais des prisonniers de guerre, poussés à s'enfuir dans des circonstances extraordinaires. Leur ballon avait été endommagé à maintes reprises, et pourtant, ils avaient survécu. Après avoir fui Richmond, assiégée par les troupes du général Ulysse Grant, ils se retrouvaient à des milliers de milles de cette ville, principale place forte des séparatistes pendant la guerre de Sécession. Leur périple aérien avait duré cinq jours.

Voici comment s'était déroulée leur évasion remarquable, qui allait aboutir à la catastrophe que

⁴ Le passager manquant avait évidemment été enlevé par le coup de mer — Пропавшего пассажира, вероятно, сбило морской волной

l'on connaît. En février 1865, lors d'une tentative avortée du général Grant pour s'emparer de Richmond, plusieurs officiers fédéraux, dont Cyrus Smith et Gédéon Spilett, étaient tombés entre les mains des sudistes et internés dans la ville.

Cyrus Smith, originaire du Massachussets, était un ingénieur, un savant de premier ordre. Véritable Américain du nord, maigre, osseux, efflanqué, âgé de quarante-cinq ans environ, il grisonnait déjà par ses cheveux ras et par sa barbe, dont il ne conservait qu'une épaisse moustache. Véritablement homme d'action en même temps qu'homme de pensée. Très instruit, très pratique, « très débrouillard⁵ », pour employer un mot de la langue militaire française.

Gédéon Spilett, reporter pour le New York Herald, était un homme plein de ressources et de bravoure, habitué à écrire sous le feu des balles. Homme de grand mérite, énergique, prompt et prêt à tout, plein d'idées, ayant couru le monde entier, soldat et artiste, bouillant dans le conseil, résolu dans l'action, ne comptant ni peines, ni fatigues, ni dangers, quand il s'agissait de tout savoir, pour lui d'abord, et pour son journal ensuite.

Ils étaient rejoints par un serviteur, qui lui était dévoué à la vie⁶, à la mort. Cet intrépide était un nègre, né sur le domaine de l'ingénieur, d'un père et d'une mère esclaves, mais que, depuis longtemps, Cyrus Smith, abolitionniste de raison et

⁵ très débrouillard — очень находчивый

⁶ qui lui était dévoué à la vie — который был безмерно предан ему

de cœur, avait affranchi. L'esclave, devenu libre, n'avait pas voulu quitter son maître. Il l'aimait à mourir pour lui. C'était un garçon de trente ans, vigoureux, agile, adroit, intelligent, doux et calme, parfois naïf, toujours souriant, serviable et bon. Il se nommait Nabuchodonosor, mais il ne répondait qu'à l'appellation abrégative et familière de Nab.

Pendant ce temps, Jonathan Forster, un sudiste, préparait une tentative audacieuse pour traverser les lignes ennemies à bord d'un ballon avec cinq compagnons armés. Mais une tempête retardait leur départ, offrant une opportunité inattendue à Cyrus Smith et ses compagnons.

Ils étaient approchés par Pencroff, un marin bloqué à Richmond avec son jeune protégé Harbert Brown. Pencroff proposait un plan audacieux : utiliser le ballon laissé sur la place pour s'échapper pendant la tempête. Cyrus Smith et ses compagnons acceptaient, et le départ était fixé pour cette nuit-là.

Les cinq prisonniers se rencontrèrent près de la nacelle. Ils n'avaient point été aperçus, et telle était l'obscurité, qu'ils ne pouvaient se voir eux-mêmes.

Sans prononcer une parole, Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Nab et Harbert prirent place dans la nacelle, pendant que Pencroff, sur l'ordre de l'ingénieur, détachait successivement les paquets de lest. Ce fut l'affaire de quelques instants, et le marin rejoignit ses compagnons.

L'aérostat n'était alors retenu que par le double du câble, et Cyrus Smith n'avait plus qu'à donner l'ordre du départ.

En ce moment, un chien escalada d'un bond la nacelle. C'était Top, le chien de l'ingénieur, qui, ayant brisé sa chaîne, avait suivi son maître. Cyrus Smith craignant un excès de poids, voulait renvoyer le pauvre animal.

« Bah ! un de plus ! » dit Pencroff, en délestant la nacelle de deux sacs de sable.

On sait comment, de ces cinq hommes, partis le 20 mars, quatre étaient jetés, le 24 mars, sur une côte déserte, à plus de six mille milles de leur pays !

Et celui qui manquait, celui au secours duquel les quatre survivants du ballon couraient tout d'abord, c'était leur chef naturel, c'était l'ingénieur Cyrus Smith !

Chapitre 3

L'ingénieur, à travers les mailles du filet qui avaient cédé, avait été emporté par un coup de mer. Son chien avait également disparu. Le fidèle animal s'était précipité au secours de son maître⁷.

« En avant ! » s'écria le reporter.

Et les quatre compagnons, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff et Nab, oubliant leur épuisement, se lancèrent dans les recherches.

Le pauvre Nab pleurait de rage et de désespoir à l'idée d'avoir perdu tout ce qu'il aimait au monde.

⁷ Le fidèle animal s'était précipité au secours de son maître — Верный пес бросился на помощь своему хозяину

Il ne s'était pas écoulé deux minutes entre la disparition de Cyrus Smith et l'arrivée de ses compagnons sur la terre ferme. Ils espéraient donc pouvoir le retrouver à temps.

« Cherchons ! cherchons ! » criait Nab.

— Oui, Nab, et nous le retrouverons !

— Vivant ? demanda Pencroff.

— Vivant ! » répondit Nab.

Ils se trouvaient dans le nord de la côte, à environ un demi-mile de l'endroit où l'ingénieur avait disparu. Ils foulaient un sol sablonneux, parsemé de pierres, dépourvu de végétation. Le sol était inégal et parsemé de fondrières, où s'envolaient de gros oiseaux au vol lourd, que l'obscurité empêchait de distinguer.

De temps en temps, les naufragés s'arrêtaient, appelaient, écoutaient, mais aucun cri ne se détachait sur le grondement des vagues. Ils continuaient leur marche, scrutant chaque recoin du littoral.

Après une course de vingt minutes, ils furent arrêtés par une lisière écumante de vagues. Ils étaient à l'extrémité d'une pointe aiguë, sur laquelle la mer se déchaînait.

« C'est un promontoire », dit le marin. « Revenons sur nos pas et tentons de gagner la terre ferme. »

Mais Nab insista pour appeler. Ils lancèrent un appel vigoureux, mais en vain.

Ils revinrent sur leurs pas, suivant le revers opposé du promontoire. Le terrain montait, mais ils ne trouvèrent aucun signe de Cyrus Smith.

Après un parcours d'un mille et demi, ils se retrouvèrent arrêtés par la mer sur une pointe élevée de roches glissantes.

« Nous sommes sur un îlot ! » constata Pencroff. « Nous l'avons arpenté d'une extrémité à l'autre ! »

L'observation du marin était juste. Ils étaient sur un îlot d'environ deux miles de longueur.

La nuit tombait. Ils souffraient du froid, mais ne songeaient pas à se reposer, espérant toujours retrouver Cyrus Smith.

Vers minuit, les étoiles brillèrent. Ils remarquèrent que les constellations n'étaient pas celles de l'hémisphère boréal.

La nuit s'écoula lentement. Vers cinq heures du matin, le brouillard se leva progressivement.

Vers six heures et demie, la brume se dissipa et ils purent voir l'îlot dans toute sa splendeur.

Ils décidèrent d'attendre que la marée baisse pour tenter de traverser le chenal qui les séparait de la côte.

Cependant, un des naufragés, ne consultant que son cœur⁸, se précipita aussitôt dans le courant, sans prendre l'avis de ses compagnons, sans même dire un seul mot. C'était Nab. Il avait hâte d'être sur cette côte et de la remonter au nord. Personne n'eût pu le retenir.

Trois heures plus tard, à marée basse, ils franchirent le chenal sans difficulté.

Une fois sur la côte opposée, ils se séchèrent au soleil et tinrent conseil sur la marche à suivre.

⁸ ne consultant que son cœur — следуя зову сердца

Chapitre 4

Tout d'abord, le reporter dit au marin de l'attendre en cet endroit même, où il le rejoindrait, et, sans perdre un instant, il remonta le littoral, dans la direction qu'avait suivie, quelques heures auparavant, le nègre Nab. Puis il disparut rapidement derrière un angle de la côte, tant il lui tardait d'avoir des nouvelles de l'ingénieur.

Harbert avait voulu l'accompagner.

« Restez, mon garçon, lui avait dit le marin. Nous avons à préparer un campement. »

Ils trouvèrent non point une grotte, mais un entassement d'énormes rochers, tels qu'il s'en rencontre souvent dans les pays granitiques, et qui portent le nom de « Cheminées ».

Pencroff et Harbert s'engagèrent assez profondément entre les roches, dans ces couloirs sablés, auxquels la lumière ne manquait pas⁹, car elle pénétrait par les vides que laissaient entre eux ces granits, dont quelques-uns ne se maintenaient que par un miracle d'équilibre. Mais avec la lumière entraît aussi le vent, — une vraie bise de corridors, — et, avec le vent, le froid aigu de l'extérieur. Cependant, le marin pensa qu'en obstruant certaines portions de ces couloirs, en bouchant quelques ouvertures avec un mélange de

⁹ auxquels la lumière ne manquait pas — в которых было достаточно света

pierres et de sable¹⁰, on pourrait rendre les « Cheminées » habitables.

Il y avait alors quelques heures à occuper, et, d'un commun accord, Pencroff et Harbert résolurent de gagner le plateau supérieur, afin d'examiner la contrée sur un rayon plus étendu.

« Sommes-nous sur une île ? murmura le marin.

— En tout cas, elle semblerait être assez vaste ! répondit le jeune garçon.

— Une île, si vaste qu'elle fût, ne serait toujours qu'une île ! dit Pencroff. »

Mais cette importante question ne pouvait encore être résolue. Il fallait en remettre la solution à un autre moment. Quant à la terre elle-même, île ou continent, elle paraissait fertile, agréable dans ses aspects, variée dans ses productions.

Le marin et le jeune Harbert réussirent à amarrer le train de bois à la berge et commencèrent à décharger leur précieuse cargaison. Ils avaient maintenant de quoi alimenter un feu pendant un bon moment.

Ils retournèrent vers les Cheminées, où ils entreprirent de boucher les ouvertures pour se protéger du vent glacial.

¹⁰ en bouchant quelques ouvertures avec un mélange de pierres et de sable — заделав некоторые отверстия смесью из камней и песка

Chapitre 5

Après le déchargement du bois, Pencroff, l'homme d'action infatigable, prit immédiatement les devants pour rendre les Cheminées habitables¹¹. Accompagné de Harbert, son fidèle compagnon, il entreprit de bloquer tous les passages par lesquels le vent s'infiltrait, utilisant avec ingéniosité du sable, des pierres, des branches et de la terre pour obstruer hermétiquement les galeries exposées aux vents du sud. Pendant des heures, ils travaillèrent sans relâche, transformant les cheminées naturelles en un refuge sûr et sec, divisé en plusieurs chambres sombres mais accueillantes.

Pendant qu'ils s'attelaient à cette tâche, Harbert et Pencroff échangeaient des paroles mêlées d'espoir et d'inquiétude. Harbert évoquait timidement la possibilité que leurs compagnons aient trouvé un refuge plus adéquat, mais Pencroff, dans son pragmatisme habituel, préférait anticiper leur retour en améliorant leur abri. L'ombre de M. Smith planait sur leurs pensées, et tous deux exprimaient le souhait ardent de le revoir, même si Pencroff reconnaissait l'incertitude de cette perspective.

Lorsque vint le moment crucial d'allumer le feu, Pencroff, dans un geste machinal, chercha

¹¹ **Pencroff... prit immédiatement les devants pour rendre les Cheminées habitables** — Пенкроф незамедлительно принялся за обустройство Труб, чтобы они стали пригодными для жизни

fébrilement sa boîte d'allumettes, pour découvrir avec consternation qu'elle avait disparu. Une recherche frénétique s'ensuivit, menée dans l'obscurité croissante, mais en vain. L'arrivée de Nab et du reporter, seuls, renforça le poids de l'incertitude qui pesait sur le petit groupe de naufragés. Le récit déchirant des vaines recherches de Cyrus Smith accentua encore leur angoisse, laissant entrevoir la possibilité tragique de sa disparition.

Dans l'obscurité naissante, ils entreprirent une tentative désespérée pour allumer un feu avec une seule allumette récupérée par miracle. C'est le reporter qui fouilla ses poches de pantalon, de gilet, de paletot, et enfin, à la grande joie de Pencroff, non moins qu'à son extrême surprise, il sentit un petit morceau de bois engagé dans la doublure de son gilet. Quelques instants plus tard, le bois sec craquait, et une joyeuse flamme, activée par le vigoureux souffle du marin, se développait au milieu de l'obscurité.

Le repas qui suivit fut sobre mais réconfortant, bien que l'absence de M. Smith se fît durement sentir. Tous se reposaient tranquillement. Un seul des naufragés ne reposa pas dans les Cheminées. Ce fut l'inconsolable, le désespéré Nab, qui, cette nuit tout entière, et malgré ce que lui dirent ses compagnons pour l'engager à prendre du repos, erra sur la grève en appelant son maître !

Chapitre 6

Lorsque les naufragés de l'air se retrouvèrent sur cette côte isolée, leur première tâche fut d'établir un inventaire des maigres possessions dont ils disposaient. Le constat était sans appel : à l'exception des vêtements qu'ils portaient au moment du crash, ils n'avaient rien. Seul Gédéon Spilett avait conservé par inadvertance un carnet et une montre. Aucune arme, aucun outil, pas même un simple couteau de poche. Leur dénuement était d'une ampleur presque inimaginable, bien plus extrême que celui des héros imaginaires des romans de Daniel de Foé. Ces derniers avaient toujours pu compter sur les ressources de leur navire échoué ou sur les épaves qui parvenaient sur la côte. Mais pour ces naufragés-ci, il n'y avait rien de tel. Ils devaient tout reconstruire à partir de rien, un défi colossal.

L'absence de Cyrus Smith, l'ingénieur, était particulièrement préoccupante. Son savoir-faire pratique et son esprit inventif auraient été d'une valeur inestimable dans cette situation. Sans lui, leurs perspectives semblaient sombres. La question de s'installer sur cette partie de la côte se posait alors, mais devaient-ils explorer les environs avant de prendre une décision définitive ? Pencroff suggéra de patienter quelques jours afin de se préparer et de trouver une source de nourriture plus consistante que les œufs et les coquillages.

Ce matin-là, 26 mars, dès l'aube, Nab avait repris sur la côte la direction du nord, et il était